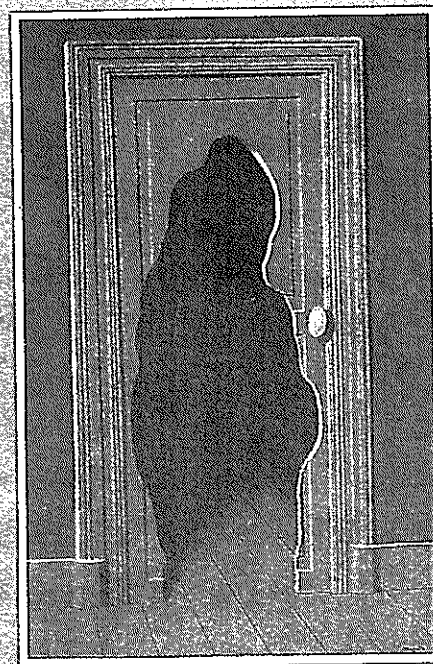


Joyce McDougall, Octave Mannoni,
Denis Vasse, Laura Dethiville

Le divan de Procuste

Le poids des mots,
le mal-entendu du sexe

Présentation
de
Maud Mannoni



L'ESPACE ANALYTIQUE
DENOËL

Joyce McDougall, Octave Mannoni,
Denis Vasse, Laura Dethiville

Le divan de Procuste

Le poids des mots,
le mal-entendu du sexe

Présentation
de
Maud Mannoni

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni

DENOËL

Avril 1987

La mise au point du texte a été réalisée par Laura Dethiville
On doit à Patrick Salvain sa mise en forme définitive.

1985-1986

© by Joyce Mc Dougall, Octave Mannoni,
Denis Vasse, Laura Dethiville
et Éditions Denoël, 1987
19 rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23411-8

- *Clefs pour l'imaginaire*, Seuil, 1969.
- *Un commencement qui n'en finit pas*, Seuil, 1980.
- *Ça n'empêche pas d'exister*, Seuil, 1982.
- *L'analisi organaria*, Armando, Rome, 1973.
- Recherches et Documents du Centre Thomas More*, n° 45, mars 1985.
- Reik (Th.), *Le psychologue surpris*, Denoël, 1976.
- Vasse (D.), *Le temps du désir*, Seuil, 1969.
- *L'ombilic et la voix*, Seuil, 1974.
- *Un parmi d'autres*, Seuil, 1978.
- *Le poids du réel, la souffrance*, Seuil, 1983.
- Winnicott (D.W.), *Jeu et Réalité*, Gallimard, 1975.
- Wolfson (L.), *Le schizo et les langues*, Gallimard, 1970.

Table

| | |
|--|-----|
| Présentation, par <i>Maud Mannoni</i> | 9 |
| 1. Le divan de Procuste, par <i>Octave Mannoni</i> | 15 |
| Discussion | |
| 2. Entre le goût des choses et le poids des mots. Le mal-entendu de la peur, par <i>Denis Vasse</i> | 47 |
| Discussion | |
| 3. Cela n'est plus à faire, par <i>Laura Dethiville</i> | 85 |
| 4. Le roman du pervers : les néo-sexualités, par <i>Joyce Mc Dougall</i> | 103 |
| Discussion | |
| 5. Le langage schizophrénique, par <i>Octave Mannoni</i> | 137 |
| Traduit de l'italien par <i>Fanny Colonomos</i> | |
| Sources | 155 |

enfant faire cela, interprète facilement et dit : « Tu as envie de faire pipi. » Maintenant, qui lui a dit cela? A-t-elle un médecin dans la tête qui lui dit : « Votre enfant a envie de faire pipi? » D'où tire-t-elle cela? A-t-elle un livre de médecine où elle a appris que les enfants urinent de temps en temps? (*Rires.*) Où est-ce qu'elle l'a appris? C'est le même problème!

2

Entre le goût des choses et le poids des mots
Le mal-entendu de la peur

Denis Vasse

La bouche déconnectée des mots : la question du vrai et du faux

A la séance précédente, elle est restée dix minutes devant le seuil qu'elle ne pouvait pas franchir. Pendant ces dix minutes, elle se mord le dos de la main jusqu'au sang et s'arrache des lambeaux de peau : « J'ai peur... ça va arriver... mes morceaux s'en vont... » Je lui dis que ce dont elle a peur, c'est d'occuper sa place à elle qui est vide.

Quand elle revient et que j'ouvre la porte, elle ne prend pas la main que je lui tends et vient directement s'allonger sur le divan dans un silence qui durera très longtemps... « La dernière fois, vous avez dit... vous disiez comme mes parents... que c'était de ma faute, que c'était moi qui voulais pas, que je faisais exprès. »

D.V. : C'est vous qui pensez que j'ai dit ça.

– Il me semble que vous l'avez dit... mais je sais plus... ça veut dire que mes parents avaient raison... ou que je me suis trompée sur vous.

D.V. : C'est comme s'il y avait quelqu'un qui disait ça en vous.

– Pourquoi? Vous l'avez dit que c'était moi qui ne voulais pas... ..je pense à vous ...j'essaie de ne pas renfoncer...

Peu importe l'histoire dans laquelle ce début de séance, articulé à la séance précédente s'insère : ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit d'un *malentendu* né du fait que, pour échapper à l'angoisse que son silence et ses morsures – difficiles à supporter – faisaient naître en moi, j'ai interprété à *niveau d'intention* ma propre peur : « avoir peur d'occuper sa place », c'est aussi bien ne pas vouloir le faire : n'avoir pas le courage de le faire, ce qui fait jouer le ressort d'une culpabilité. Ou, du moins, c'est ainsi que cela fonctionne pour les parents. Et c'est ce non-vouloir qu'ils lui reprochaient...

D'où la fulgurance d'une réponse en forme de passage à l'acte silencieux... et qui vient rejouer dans le transfert la question cruciale parce que vitale de la parole entre nous, entre elle et ses parents. Ou bien, *mes parents avaient raison...* et ce n'est pas la peine que je vienne ici... ce qui se parle en moi et à partir de quoi je parle, j'étouffe, n'existe pas pour vous... Ou bien, *je me suis trompée* sur vous... et ce n'est pas la peine non plus que je vienne ici vous parler... puisque vous ne pouvez pas entendre ce qui parle en moi.

Ce genre d'impasse où la « psychologie » s'enfoncé souvent se dit avec une pertinence d'autant plus douloureuse que, manifestement, la tentative analytique est la dernière chance avant l'asile (où on menaçait de la mettre) ou la mort (qu'elle songeait à se donner). Ce genre d'impasse fait pour moi effet d'interprétation : c'est moi qui me suis trompé, j'ai fait, la fois précédente, une *interprétation psychologisante...* en restant sourd au signifiant qui m'avait fait parler. Qu'ai-je d'autre à faire, comme analyste cette fois, que de le remettre en jeu dans les mots... sans l'affubler d'une signification – la peur – qui, après tout, était la mienne autant que la sienne?

Je m'entends dire alors des mots qui vont trouer un silence accusateur et implorant.

D.V. : *Vous vous souvenez, vous vous mordiez la main jusqu'au sang.*

– *C'est rien ça... c'est obligé... ça compte pas! Il faut pas faire attention... je peux pas faire autrement... c'est obligé. Ça arrive des fois... je me mords... je me griffe... c'est pas important... C'est moins dangereux que de savoir si mes parents ont raison ou si je me suis trompée sur vous! C'est ça qui compte maintenant pour moi, le reste... ça ne fait rien, je me débrouille avec... ça me regarde, je sais que c'est ennuyeux quand ça arrive devant quelqu'un, c'est parce que je me méfie plus assez de vous.*

D.V. : *Vous vous souvenez quand ça vous est arrivé les premières fois.*

– *C'est quand je me sentais seule, quand ça devient intolérable. Y'a des fois, je supporte pas bien quand ça va mal... des fois, j'ai besoin d'être sûre d'être vivante et j'ai rien trouvé d'autre! Je m'excuse de l'avoir fait devant vous, c'est pas exprès.*

D.V. : *Un peu comme quand on se pince pour savoir si on rêve.*

– *C'est ça. C'est devenu compliqué quand j'ai commencé à vivre avec Michel. ...c'est insupportable de pas savoir ce qui était vrai ou pas vrai ...et c'était la première fois que j'étais hors de ma famille... et puis j'étais angoissée parce que je l'aimais...*

Avant c'était pas important de la même façon, tant qu'on a pas rencontré quelqu'un comme ça... je sais pas pourquoi... j'avais peur que vous ayez vu les parents ...je croyais que vous disiez la même chose qu'eux à cause de ça... alors... c'est de ma faute... mes parents avaient raison... Je me dis que la place qui m'attend, c'est celle qu'ils ont décidée. Ils ont décidé de tous les centimètres de ma peau, de ce que je pense... et tout... C'est de ça que je veux pas, j'aime mieux que ça aille mal... je veux m'en préserver... si c'est de ça que vous parlez, c'est vrai que je n'en veux pas...

D.V. : *Oui... coupable de ne pas en vouloir...*

– *Je me sens liée vis-à-vis de tous les gens que j'aime... Je*

ne veux pas qu'ils pensent dans ma tête... Je ne veux pas de ça! Vous savez pas comment c'est quand ils sont à ma place...

Ainsi se trouvait remis en jeu le signifiant « morsure » là même où il avait fait *lien aveugle entre nous* puisqu'il la renvoyait – dans le passage à l'acte de la morsure – au désir d'être vivante en résistant à la confiance du transfert, et qu'il me renvoyait – dans le passage à l'acte de l'interprétation psychologisante – à une manière de parler qu'elle ne pouvait pas entendre car elle la piégeait dans la colère (inconsciente) qui la rendait mutique et suicidaire. D'avoir opéré cette remise en jeu laissait le passage à une interprétation vivante et ouvrait la porte à un tout autre champ : celui de la tromperie et de la méfiance qui ne peut se déployer dans l'ordre du discours (finalement) que là où ce discours reste ouvert à la parole qui autorise la vie du désir et la vie du corps en distinguant le vrai du faux, ce qui ne peut se faire (sans la confiance) ou hors transfert.

De la *mort sûre* et certaine, nous étions subtilement, mais avec une pertinence *excessive*, renvoyés à la question d'une *parole sûre* dont l'écoute autorise la foi nécessaire à la parole en retour, la confiance qui permet de vivre dans son corps, *aux sources de sa chair*.

Si de tels « tâtonnements d'amour » n'ont pas lieu entre l'analysant et l'analyste, l'ouverture ne se fait pas et c'est le pur aveuglement mortel du lien « menteur » qui unissait l'enfant à la mère qui se répète. Mortel parce que non référé à une bouche qui fait vivre. Menteur parce que rien ne vient faire la différence entre les mots qui donnent la vie et la bouche qui donne la mort...

Le mensonge et la mort sont indissolublement liés dans une bouche qui ne donne pas parole de vie... et qui mord. Le mensonge répété, devenu langage, dissout la référence à ce qui fait vivre la parole entre les êtres. Car la parole et la vie sont indissolublement liées, liées dès l'origine : et leur

lien est vérité. Le mensonge, lui, cisaille la vérité du lien de la parole : il instaure un *lien de mort*, de pas-vie, de vie qui ne se donne pas... là où ça ne parle qu'en apparence – pour tromper. Là où, justement, « ça ne parle pas ».

Voilà, à partir d'un exemple comme il y en a mille, mis en scène le scénario analytique. Je voudrais maintenant faire un gros plan sur la bouche.

Ouvrir *la bouche pour manger* avec l'enchaînement de la *déglutition* apaisante qui calme *la faim* n'est pas sans lien avec ouvrir *la bouche pour parler* avec l'enchaînement de l'audition apaisante qui calme le désir de la présence de l'autre.

A la limite entre *manger* et *parler*, la bouche a comme une fonction discriminatrice entre ces deux mouvements. Je veux dire que la bouche ne peut fonctionner de manière vivante et pour soi et pour les autres qu'en sortant de cette confusion génératrice de sidération entre *manger* et *parler*, là où dans le rassasiement et l'apaisement de la tension pulsionnelle orale, apparaît le *sourire* comme signifiant d'un *rapport de présence* au-delà du *rapport de consommation*.

Si cette confusion s'instaure, *manger va devenir avaler une parole qu'on ne peut entendre...* et parler, *vomir* une nourriture qui ne peut nous laisser en repos, nous laisser vivre. Jusqu'à la tentative d'*avalé une parole pour ne pas l'entendre* : ainsi du cri de la haine qui peut détruire ou nourrir le corps de l'enfant – fantasme ou pas?

Au prix de cette confusion, *l'axe de la vie et de la mort*, de ce qui donne la vie ou non, vient à se confondre avec celui de la *vérité et du mensonge*, où entre en jeu une altérité qui confirme la vie ou fait douter de la vie, dans l'intime surgissement du sujet dont l'Autre est le *témoin*. Si l'*autre* est relatif à *moi*, l'Autre, lui, est absolu, sans relation à moi et uniquement pensable comme ce qui permet de penser l'origine, sans pouvoir l'imaginer.

Qu'est-ce qu'une bouche? *

Une bouche est un sphincter qui se pince, se crispe, se ferme ou devient atone. C'est aussi un *étai*, une mâchoire armée de dents, lorsque la voix qui en sort n'est pas susceptible – *a priori* ou *a posteriori* – d'être entendue comme parole d'un sujet naissant dans un corps. *Les mots s'arrêtent avant ma bouche*, disent ceux qui refusent la naissance, qui refusent de naître de ces parents-là qui leur parlent.

A priori veut dire avant l'expérience, par l'anticipation imaginaire, projective, d'une peur qui occulte tout avenir (phobie). *A posteriori* veut dire après des expériences répétées qui viennent confirmer et solidifier comme une donnée brute ne venant que des autres l'impossibilité d'être entendu, le rejet.

La bouche se déforme ou peut se trouver complètement désinvestie par la *libido* lorsqu'il est avéré – d'une certaine manière fantasmatique qui peut être *a priori* ou *a posteriori* – que *parler ne sert à rien*, c'est-à-dire qu'il n'y a personne pour entendre *qui parle, qui crie, qui demande, qui a faim*.

Le verrouillage de la bouche est d'autant plus serré que dans la constellation familiale où il se réalise, *on* peut être tout à fait attentif à ce qui se dit, on peut chercher par tous les moyens à calmer les cris, on peut avoir logiquement réponse à tout et on peut nourrir de telle sorte qu'il n'est même pas question qu'on puisse avoir faim...

Il est sûr que la description d'un milieu qui satisfait opératoirement à tous les besoins avant même qu'ils s'expriment, voire pour qu'ils ne s'expriment pas d'une autre manière que celle selon laquelle « on » peut y répondre, rejoint la présentation du *milieu mondain*. Cette mondanité

*. Le texte qui suit a été publié dans *Recherches et Documents du Centre Thomas-More*, n° 45, mars 1985, La Tourette, 69210 L'Arbresle.

peut être ordonnée autour de l'argent, du sang, du savoir, de la religion, de la technique... mais dans tous les cas, elle a pour visée inconsciente de ne rien vouloir savoir de ce qui parle originellement dans l'homme, car une telle parole est nécessairement ressentie comme dangereuse si elle surgit *du milieu du milieu* (d'où ultime résistance *). Elle pose la question de l'humain désirant... là même où « on » est censé y avoir répondu d'avance et de manière adéquate au fonctionnement d'un système dont la domination sécurisante est assurée par une sorte d'« idolâtrie » qui se cache derrière les nécessités de la raison. Qu'elle soit celle de la garantie de l'argent, de la noblesse du sang, du prestige du savoir, de l'assurance religieuse... ou de tout autre objet.

La bouche qui se ferme – quelles que soient les modalités de cette fermeture – tente encore de dire que la vérité du corps auquel elle appartient n'est pas de l'ordre de la parole et de l'altérité qu'elle implique (la bouche est close et le nom du père – reconnaissance et identification – par l'Altérité dans la génération est forclos). Elle dit qu'elle n'a pas à parler, car la parole ne peut être entendue dans ce *milieu* que pervertit l'ordonnancement d'un discours par un objet qui occulte la place même du sujet. Dans la mondanité, en effet, rien ne manque, c'est-à-dire que rien ne renvoie à l'altérité fondatrice du sujet (celle du père); rien ne manque, c'est aussi bien dire : « rien ne parle ».

La colère et la suppression de la parole pour éviter la destruction

La bouche ne se ferme jusqu'en cet extrême que sous l'effet de la *colère* qui est éprouvée comme *l'arrêt porté à un*

*. Après une demi-heure de silence :
Je ne peux pas dire un mot.

...
*C'est pas ça :
toute mon énergie intérieure est mobilisée pour que je me taise.*

élan ou une volonté... arrêt d'où il résulte un état de confusion et de désordre destructeur... dû au fait que quand « je » parle, ça ne sert à rien : ça ne parle pas de moi-je et/ou si « je » me mets vraiment à parler, cela va détruire le système du moi-moi. Comme s'il y avait une subtile et terrifiante alternative entre le discours et la parole, c'est-à-dire une confusion entre les deux, une confusion entre la parole pleine qui renvoie au sujet naissant et la parole vide qui renvoie à l'objet à faire vivre dans l'imaginaire.

Quand il arrive que l'étau des lèvres se desserre et que la colère puisse se dire ou commencer de se dire, dans l'impétuosité et l'impératif qui secouent le bébé, il ne fait pas de doute que la colère est à interpréter comme l'expression d'une faim et d'un désir. Mais lorsque la colère elle-même se trouve refoulée ou démentie, la bouche atone et bavante... ou crispée et réduite à une fente, sera à entendre comme le rejeton du refoulement de la parole discourante dans son rapport à la parole originaire. Le refoulement de la colère cherche à supprimer le sujet parlant comme tel. La colère *rentrée* est suicidaire (chapiteau de Notre-Dame du Port). Il en résulte que sa forme la plus radicale se traduit par le mutisme autant que par le suicide.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas étonnant alors que pratiquement toujours – à l'un ou l'autre tournant de la cure –, le psychanalyste soit le témoin des affects d'une colère... qui souvent ne sait même pas « pourquoi » elle est là ni d'où elle vient.

Elle apparaît comme essentielle. Mais n'est-ce pas d'avoir occupé la place de ce qui fait l'homme : la parole naissante alors y est tue (tuée).

Je peux plus parler, ça sert à rien.

...impression que quand je parle, j'ai rien à dire comme quand on parle d'une façon mondaine... ça me met en colère! Je supporte pas. J'ai l'impression que les choses sont vraies... que tout devient dangereux, que le ciel va nous tomber sur la

tête, que la terre va s'ouvrir... qu'il va arriver quelque chose... avec l'impression de colère contre moi parce que je parle et l'impression de colère contre les autres, de ne pas rencontrer des paroles qui font vivre... et en même temps impression de rechercher quelque chose de dangereux, d'interdit, ou comme une trahison par rapport à ma mère.

La bouche et le sexe : le jeûne et l'anorexie

On peut percevoir comment la bouche atrophiée ou amputée interdit (formellement) *la faim de se dire*, à entendre aux deux sens de l'expression génitive : dire que j'ai faim et désirer se dire (être entendu par un Autre). Là où l'appétit de nourriture et de parole a été frustré jusqu'à être détruit – frustré et non pas « sevré », le sevrage (castration symbolique) autorisant justement la distinction entre la nourriture et la parole –, la différence sexuelle n'aura finalement aucune pertinence et sera sans rapport avec l'essentialité parlante de l'homme. Sans importance ou, ce qui revient au même, vécue, comme on dit, sur le mode d'une faim dévorante où les partenaires s'annulent. Dans l'ordre d'une vengeance sur laquelle nous aurons à revenir et qui trouve son ressort dans une sorte d'orgueil subtil : celui d'une maîtrise de soi, d'une *possibilité de se façonner soi-même voire de façonner l'univers...* comme disent les anorexiques, par exemple..., qui n'est rien d'autre que la face d'une médaille (ce qu'on montre) dont l'envers est le *refus / de se recevoir / d'un autre et/ou de se livrer à un autre...* Cette maîtrise se traduit dans le refus de manger, de parler (ou de dormir) :

parler pour ne rien dire,

manger pour ne pas assimiler,

rendre vain l'acte même de manger, de parler ou de rêver.

Se rendre maître de la faim dans le but de *se façonner un*

corps selon son image et non à l'image de ce qui parle... peut aller, dans l'anorexie mentale, jusqu'à la tentative d'avoir un corps qui défie constamment la mort. Insoumis à la loi des hommes mortels, l'anorexique évite toute castration. Ce rapport entre la faim et le sentiment de puissance façonnatrice (ou créatrice) que la maîtrise imaginaire donne, les pères du désert l'avaient perçu quand ils parlaient du jeûne qui est, avec la prière, la pratique de leur vie :

Abba Isidore disait : « Si vous pratiquez régulièrement le jeûne, ne vous gonflez pas d'orgueil, mais si vous vous glorifiez de cela, mangez plutôt de la viande. Il vaut mieux pour l'homme manger de la viande que se gonfler d'orgueil et se glorifier »*

Ce dont Isidore nous parle, c'est de la castration que le moine ou l'anorexique mentale ne font qu'éviter en vue de réaliser l'image inconsciente d'eux-mêmes qui vient obturer le trou de l'Autre (comme dit Lacan) et annuler la dimension de la parole : l'image inconsciente de lui que le moine prend pour Dieu à niveau conscient; et la fascination par la mort que l'anorexique mentale prend pour le Projet de vie qui nourrit sa suractivité.

Mange plutôt de la viande, voilà bien la castration que ni le moine orgueilleux, ni l'anorexique mentale ne veulent recevoir. Dans cette insoumission à la parole et dans la tentative de ne mettre en pratique que sa volonté propre, il y a, caché, le refus du moine de se nourrir de Dieu pour ne se nourrir que de soi, dans le premier cas, et dans l'autre,

* J.-C. Guy, *Paroles des anciens*, Éd. du Seuil, Coll. Points, Paris, 1976, p. 81.

Une fois encore, et comme à chaque fois que je m'en réfère aux maîtres spirituels, il convient d'éviter la récupération de la « spiritualité » par la psychanalyse ou de la psychanalyse par le moralisme spirituel : la psychanalyse nous offre un moyen de réaliser que les signifiants de l'amour (dont l'Autre est le trésor, comme dit Lacan) peuvent être le lieu d'une inversion qui met l'image de Moi à la place de l'Autre et que cet « orgueil pervers » – venu à dénonciation dans la sagesse des anciens – peut être, lui aussi, refoulé, inconscient, qu'il l'est même nécessairement. Dès lors, c'est encore une fois au lieu de la résistance, et de son corollaire, le refoulement, que nous nous situons pour avancer sur le chemin de la vérité de l'homme : la porte est étroite, mais y en a-t-il une autre?

le refus de l'anorexique de se nourrir du lait de la mère par peur et par défi. La différence est subtile, mais c'est elle qu'il convient d'atteindre et de signifier. Ce qui n'est pas facile. La confusion entretenue entre ces deux plans est la pire. Et je ne crois pas qu'il y ait une anorexique mentale qui n'ait d'abord été traitée d'orgueilleuse par sa mère : c'est-à-dire mise en cause dans son rapport à Dieu là même où il s'agit du rapport inconscient de la mère à sa propre image! Cette confusion est mortelle. Je ne crois pas non plus que le moine ascétique puisse faire autrement que de découvrir là où il ne l'imaginait pas... la tentation de l'orgueil, je veux dire la prévalence du fantasme de la toute-puissance.

Dans son rapport à la chair et au langage, la bouche, comme *limite active*, mange et parle : et cette *limite active* structure le corps : elle sépare en les liant la chair et le discours, la déglutition et le baiser, la morsure et le mot. Elle les sépare et elle les articule. Elle reçoit son activité symbolique du désir de l'Autre dans la parole et dans la chair.

La bouche mangeante et parlante métaphorise le corps d'une « identité » en cette limite tantôt ouverte et tantôt fermée sur le champ d'un Autre dont l'autreté, l'étrangeté absolue (qui n'est ni de complémentarité ni d'opposition et qui ne peut pas se penser), n'a d'égale que l'intimité absolue (qui n'est ni fusion ni dédoublement et qui ne peut davantage se penser : l'inconscient comme tel en est la médiation).

Lorsque se trouvent dissociés le « manger » et le « parler », la bouche réduite à elle-même s'ouvre sur « rien » : le sujet ne se nourrit de personne ou il se nourrit de la chair de l'autre sans les mots de l'amour qui différencie le lait avalé de la *présence* désirée : bouche d'enfer, trou noir, bouche d'égoût, bouche cousue, bouche disparue. Comme disparaît de la représentation même le vagin et ses lèvres ou la protrusion du pénis... là où l'oralité n'aura pas été symbolisée en cette limite discriminative du donner et du recevoir.

Cette disparition-là sera seconde par rapport à celle de la bouche. Ou du moins, elle ne pourra être repérée comme signifiante que si la bouche fonctionne au moins un peu dans l'ordre symbolique.

C'est la raison pour laquelle je crois que, quel que soit le discours qu'on tienne sur eux et qui les tient, pour les psychotiques, la sexualité n'est pas signifiante d'un rapport.

Leur « demande » génitale a la violence d'une oralité, d'une bouche non castrée, non articulée à un corps différencié – « saccagée », comme ils disent –. Et malheur à celui ou à celle qui y répond comme si *l'intensité* même de la demande était une demande *authentique* d'amour. La réponse à cette demande-là conduit celui qui demande (soi-disant) à la mort. L'activité vaginale, par exemple, est vécue comme le fantasme de lèvres qui étranglent le cou de l'enfant ou comme une bouche qui se serre sur le souffle porteur de mots (s'étrangler de colère et étrangler quelqu'un).

La disparition de la « bouche » dans le réflexe de déglutition : le lien de la mort, le gosier béant

Prendre le temps de goûter les aliments, c'est recevoir les sensations que leur vue, leur absorption procurent. C'est laisser jouer la préhension des lèvres, apprécier le contact avec la muqueuse; ils prennent le temps de se défaire dans la cavité buccale pour exprimer leur parfum et leur saveur; ils passent de papille en papille; ils autorisent le jeu subtil d'une langue qui juge de ce qui doit aller ensemble, de ce qui doit être rejeté ou avalé. La bouche fonctionne comme le lieu de *résonance* du goût des choses, résonance qui va jusqu'au sourire et à l'éclair du regard ou qui s'éteint dans la crispation d'une grimace de rejet ou de dégoût : elle fonctionne comme un lieu de rencontre et de discernement

entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, entre mon corps et l'autre, entre les choses et les mots.

Le goût des choses donne du poids au bon et au mauvais, il inscrit dans la chair la différence des mots.

Mais il se peut que – d'emblée – le goût des choses et le temps qu'il demande dans l'espace du corps... soient déniés, je veux dire *a priori refusés*. D'un *a priori* dont la psychanalyse pourra découvrir qu'il est *consécutif au refoulement*. Ce qui est relatif au refoulement, en effet, apparaît toujours comme *a priori*.

Le symptôme qui consiste à avaler tout rond, à dévorer sans goûter indique qu'a été refoulé ce que signifiait le goût des choses, par *peur* ou par *honte* des mots qui le signifient, des mots du langage, des mots de l'Autre.

L'anorexie et la boulimie

Avaler tout rond, c'est refuser d'entendre. Avaler tout rond, c'est ne rien vouloir savoir de la signification dont est marquée la nourriture : d'où elle vient et de qui elle est reçue, ni d'ailleurs où elle va et à qui elle est adressée. Le goût est neutralisé (ou naturalisé)... : l'aliment ne renvoie à rien d'autre.

Avaler tout rond... tend à confondre la bouche (où tout vient à *s'articuler*) avec le pur mouvement d'une *déglutition* forcée et automatique : celle qu'on peut observer chez le serpent, le poisson ou le chien. Cette confusion de la bouche et de la déglutition est retrouvée là où *l'identité du sujet* ne se réfère plus à la parole et à l'altérité du désir... mais où, en une sorte de court-circuit ou d'implosion, elle est imaginativement soutenue dans la répétition d'une sensation de préhension. Quand la répétition cesse, l'homme est alors livré à l'angoisse de n'être rien... et à la nécessité impérieuse de recommencer à avaler.

Au lieu de devenir l'interlocuteur d'un Autre dans l'abandon de lui-même, le moi se rétrécit dans la dépendance à la sensation vitale qu'il se donne à lui-même, sous la dépendance d'un principe du plaisir sans au-delà : vous avez reconnu le processus mortifère et en spirale qui prévaut chez l'alcoolique ou chez certains drogués.

Chez le psychotique, il me semble qu'*a priori* — donc — sont déconnectés le goût des choses et le poids des mots : comme s'il « fallait » que les choses n'aient pas de goût pour que les mots n'aient pas de poids. Leur signifiante ne représente plus le sujet naissant dans le corps. Cette rétraction hors de la zone signifiante des mots et la méfiance vis-à-vis d'eux indiquent assez qu'imaginativement, ils sont porteurs de mort, avec cette confusion de l'ambivalence : les mots entendus aussi bien que les mots dits.

La vitesse (qui est suppression et du temps et de l'espace) devient le support de cette confusion : elle veut ignorer ce qui parle dans le corps. La rapidité de la déglutition déconnecte, en effet, le *goût de mort* dont la *naissance* peut être, entre mère et enfant, le signifiant paradoxal. L'immédiateté de l'avalément ne permet pas de *ressentir le goût de mort* des mots, de les laisser résonner dans le corps. Il s'y substitue une rupture sans continuité, un *lien de mort* dans la génération, là où la *parole de vie*, celle qui seulement se donne, ne s'est pas offerte au refoulement (dans l'inconscient) dans le même mouvement d'avalément qui nourrissait la chair de l'enfant.

Nous mangeons la parole car, par la médiation du corps à corps de la rencontre, notre bouche tel un poinçon inscrit dans ce que nous mangeons les représentations signifiantes du désir qui nous *nomme* dans la chair.

A l'orée de la psychose, le *lien de la mort* (imaginaire), c'est-à-dire une vie qui ne se donne ou ne veut pas se donner (par peur), une vie qui se garde, prend la place de la parole. *Il laisse glisser entre le goût des choses et le poids des mots le*

mal entendu de la peur. A la place du sourire, la crispation du rire jaune.

Les choses, alors, sont sans goût *a priori* pour que les mots n'aient pas véritablement de poids et que, grâce à la surdité du refus et à l'exploit de la vitesse, la peur de la mort ne fasse pas menace et que soit déniée toute *limite* (castration). Or, la limite ne peut se penser vraiment de manière vivante et mortelle si elle perd son rapport à la *parole* (Autre), si elle n'est pas *symbolique* : lieu de rencontre. Le psychotique *ne pèse pas ses mots*. Chez lui, ils s'arrêtent avant la bouche : quelque part dans la gorge, dans l'estomac, dans l'intestin... ou ils sortent en une rafale d'une précision fantastique, mais ignorée quant à leur retentissement et leur visée est souvent mortifère.

Chez le psychotique, du coup, la bouche se clôt ou devient atone (et bavante); elle se crispe ou se dédouble : elle n'est plus une limite vivante, celle à partir de laquelle s'articule le rapport des corps entre eux. Par l'intermédiaire de la nourriture et de la parole, s'indique un mouvement d'incorporation (d'incarnation) et de souffle porteur de la voix. Sauf à s'enfermer dans la dualité spéculaire, cet échange de nourriture et de paroles (souffles) supporte nécessairement la dimension d'une *Altérité*.

Quand la bouche ne fonctionne plus comme limite symbolique et vivante, *le visage disparaît* : rideau des lèvres serrées ou trou du regard. Il y a comme une implosion de la vie qui, au lieu de se partager et de se dire dans la reconnaissance de l'un à l'autre, au lieu d'habiter ce rapport entre ce qui entre par les oreilles et ce qui est consommé dans l'absorption, alimente le creusement et la déformation d'un gouffre ou la continuation d'un mur sans ouverture. Alors la bouche avale ou, quand elle mange, vomit, et si elle parle, c'est pour dire que parler n'a pas de sens, ni de vous à moi, ni de moi à vous. Qu'il n'y a pas d'Autre. La bouche organique se met à fonctionner toute seule (elle

avale) tandis que les mots de la vie et de la mort sont refoulés sous la dérision, le mutisme ou sous les mots de l'amour dans un discours qui fonctionne lui aussi tout seul. Les mots et la chair tournent fou chacun de leur côté. La bouche souriante n'embraye plus l'un sur l'autre le rouage organique et celui de la langue. *Ça vit pour personne et ça parle pour rien*. Le discours ainsi déconnecté est foudroyant d'exactitude comme le savent tous ceux qui fréquentent la psychose... une exactitude qui n'a jamais d'effets de vérité – justement parce que rien n'y médiatise un autre corps et que personne n'y parle à personne.

Je suis prise dans un système... comme si je ne croyais pas... au sourire que vous pouvez me faire... comme si tout était faux. Je parle pas de vous en ce moment... mais de votre sourire. J'en suis très éloignée, je ne le perçois pas... je suis enfoncée jusqu'au fond et j'arrive pas à sortir de ce rythme-là, de cette haine... (adossée qu'elle est au rapport de non-reconnaissance de ses parents).

Les psychotiques autistes ignorent ce qu'ils mangent à l'égal de ce qu'ils entendent. Mais est-ce pour ne pas manger – déchirer à belles dents, réduire à rien – ceux-là qu'ils entendent? « Parler » serait tuer.

A cause du lien de mort dont sa bouche a marqué la nourriture avant qu'il le sache, le psychotique a, dans la bouche, le goût dénié de la vie donnée et reçue comme si c'était la mort, non la vie qui se donnait et se recevait : ce qu'il dirait s'il parlait serait là mortel. Il « préfère » dénier l'autre * comme extérieur à lui-même, sans rapport avec lui, et s'enfermer avec cette zone de secret qui le fait vivre – dénégation des autres! – qui serait pour lui le lieu de la parole – mais qui, faute de témoins, devient vide. La dénégation semble le protéger à tout prix... de ce qui est tuant.

*. Quand il s'agit d'un enfant, la mère dit souvent de lui : « Il ne veut pas me voir. »

Mais, dans un même mouvement, elle le protège, le sépare de ce qui est vivant, de ce qui se donne et qui se partage. Et du coup, son corps est livré à une vie sans signifiante, une vie qui tue, une vie de mort.

Le lien de la mort a comme corollaire l'identification du corps de l'homme à une représentation non parlante : végétale ou animale, voire à un organe : la bouche du chien, par exemple. Le lien de la mort se repère dans cette non-séparation, cette confusion entre la bouche et le déglutoir (la déglutition). Je me souviens d'un patient qui, pendant des mois, n'a pas dit grand-chose. Il m'a, du coup, conduit jusqu'à un désespoir inconscient... qui m'a ouvert les oreilles au seul bruit de ses déglutitions. Ce bruit s'est mis à résonner en moi comme l'expression de son désir en même temps que celui de son occultation, de l'inhibition du sourire. Il était le siège d'une colère qui n'était pas de lui. Inhibition du sourire ou de la parole... et rapport à la colère.

Entre le goût des aliments et le poids des mots, le mal entendu de la peur; la perversion ou la distorsion ou la disparition du sourire

La nourriture peut être considérée comme un ruban organique dont la transformation physico-chimique qui commence avec l'absorption buccale, libère les éléments nécessaires à la vie et au renouvellement des cellules.

Sur ce ruban, la bouche armée du poinçon dentaire imprime la manière, la tonalité, la modalité avec lesquelles la nourriture est reçue et donnée dans les vibrations du corps à corps qui court-circuite la parole.

Du coup, l'intimité du rapport bouche-nourriture produit des sensations – un goût – irréductiblement liées à l'intimité du rapport de celui qui donne avec celui qui reçoit, de la mère et de l'enfant.

Il va en résulter que *manger* ou plutôt : déchiffrer les sensations que manger procure, dit quelque chose de *la manière inconsciente d'être avec quelqu'un*. Le goût des choses – ce que l'on aime ou ce que l'on n'aime pas – n'est pas sans rapport avec la manière dont l'enfant a perçu inconsciemment les paroles qui lui entrent par les oreilles et qui l'inondent intérieurement de caresses, de rage, de refus ou de joie. Le goût des choses n'est pas sans rapport avec tout ce qu'il ressent dans sa chair, de plaisir ou de peur, de calme ou de tension, de provocation narcissique ou de désintéressement.

Prendre le sein ou le biberon dans le giron de sa mère, c'est se retrouver – dans les meilleurs des cas – dans les conditions où la *force incoercible* du mouvement de succion et de déglutition enregistre et engramme les signifiants de la présence qui s'incorpore. Cette *plénitude* de passage, d'absorption qui apaise la tension va devenir le signifiant charnel de la *parole pleine*, de la parole qui témoigne d'une rencontre qui fait vivre. Ce que le bébé avale donne du poids aux mots qui l'inscrivent dans la chair comme sujet à qui et de qui « ça parle ». Il goûte le « oui » et le « non » qui lui est adressé par la médiation du corps à corps de la rencontre. *Les aliments n'ont de goût que pour autant que les mots dits ou non dits ont du poids* : à l'articulation du sourire.

Bien sûr, sauf à mentir, le « oui » de la rencontre dans l'ordre de la génération humaine n'est jamais exclusif du « non » – et *vice versa*. Cela n'a rien à voir avec la bonne volonté consciente qui, sous prétexte d'idéal, s'aveugle. La grimace de l'amour peut toujours cacher la peur ou le désir de tuer. Et le chagrin de se retrouver enceinte n'a rien à voir avec le non-désir. Il n'est jamais de pur oui ou de pur non à la rencontre et de cette originelle compromission naissent toutes nos ambiguïtés sur nos manières d'avalier, de manger et de parler, d'aimer.

Et ce qui est le plus néfaste pour l'enfant qui naît, ce

n'est pas du tout ce mélange de l'acceptation et du refus, de l'incorporation et du rejet, c'est bien plutôt le refus de reconnaître que le blé de la vie qui se donne est mêlé à l'ivraie de la vie qui, ne se donnant pas, tue. Ce mélange est la condition même de notre rapport au désir auquel nous n'accédons que par le biais du *discernement*.

Notre faim et notre soif ne sont jamais pures de l'avidité qui en modifie ou en inverse le signe jusqu'à la suppression du goût des aliments et du poids des mots : faim et soif deviennent l'inhumanité d'une destruction sans partage, d'une pure vengeance de n'exister pas tout seul, de n'être pas la vie même.

Les psychanalystes appellent ça l'identification au Phallus dans un perpétuel évitement de la castration symbolique. Avec la castration, au contraire, le poids de désir des mots autorise à goûter les choses avec la peau, les yeux, le nez, la bouche. Il l'autorise au sens rigoureux où le *désir de l'Autre*, la rencontre du ou des corps qui le médiatisent, donne *vie au même*... Le poids des mots donne sa pesée au corps : le corps vient à se construire, s'articuler là où ça parle dans la reconnaissance du sujet naissant et/ou de l'Autre.

Le poids des mots autorise à goûter la douceur du lait, l'amertume du fiel, la chaleur d'une rencontre, ou la répulsion d'un croisement qui précipite dans le retrait...

Notre faim et notre soif rouvrent au rythme du temps pulsionnel le sac de peau que nous sommes et qui tend, dans la réduction à 0, à se refermer mortellement sur lui-même.

L'exemple du bébé mourant d'inanition montre que le besoin d'air et le désir de communiquer par le regard et l'audition avec autrui sont plus essentiels que l'instinct nutritif; et aussi que le sommeil, revenu après une période d'insomnie angoissée, est traduction d'un mouvement de refuge à l'intérieur de soi, quand rien n'est plus attendu des relations psychiques ou substantielles avec le monde extérieur, dès lors que ce dernier, pendant

trop longtemps, n'a pas apporté d'échanges vivifiants. C'est alors que l'enfant se détourne de la quête à l'extérieur de lui-même et s'enfonce dans un sommeil physiologique qui peut aller jusqu'à la mort. Dans le cas où il y a affamement non sur le plan nutritif, mais sur le plan de la relation psychique avec la mère, on voit des enfants entrer dans l'autisme, sans qu'ils soient en rien privés quant à leurs besoins. Il s'agit d'enfants dérythmés quant au désir de relation langagière avec l'adulte; après une période intense de désir, le monde extérieur n'apportant pas de réponse, ils renoncent et n'ont plus que des échanges fantasmés avec leurs propres sensations viscérales, se montrant alors indifférents à l'entourage qui entretient pourtant leurs besoins.*

Ce mouvement de retrait dont parle F. Dolto, et que l'on peut repérer dans toute psychose, est localisable toujours dans l'enfance : il se produit avec la violence d'un désir qui ne se sait pas encore, qui n'est pas encore symbolisé. Plus, *qui ne veut pas se savoir*. En prendre conscience, d'une certaine manière, serait conférer l'existence à cet Autre du désir dont le représentant – la mère, l'autre – ne témoigne pas ou dont elle témoigne mensongèrement dans un *rejet de l'ouverture en elle* que l'enfant ne peut éprouver que comme *rejet de lui-même*. Ce rejet de lui-même par l'autre – avant tout discernement symbolique entre le vrai ou le faux, le bon et le mauvais – trouve sa traduction rigoureuse dans le *refus de l'Autre* dans l'autre. L'autre, alors, n'est plus que quelqu'un à qui l'on ne peut pas parler. Le refus qu'il puisse y avoir une source vivifiante de parole dans l'autre ne peut autoriser l'enfant à continuer de vivre que pour autant que, dans un enfermement narcissique de plus en plus sévère, *la parole qui serait censée le faire vivre ne peut être qu'en lui*, ou n'être pas – ce qui est faux dans les deux cas.

Du coup, la coquille dans laquelle il s'enferme le met à

*. F. Dolto, *Au jeu du désir, essais cliniques*, Éd. du Seuil, Paris, 1981. Écrit en 1969.

l'abri imaginaire du *rejet par l'autre*, d'où rien de l'Autre, en tant que trésor des signifiants de la parole, ne l'appelle à vivre pour lui-même. Elle le met à l'abri du *rejet...* mais c'est à la condition d'un *refus de parole* qui est introversion du désir – voire perversion.

L'Autre, pourtant, il l'espère et l'imagine en lui-même comme ce qui le fait vivre et parler dans le mutisme le plus grand. L'enfant dédoublé devient le protecteur de la source de parole, le lieu où se cache l'Autre sans témoin, sans qu'il puisse entendre qu'hors de lui, quelqu'un d'autre témoigne que ça parle originellement en lui aussi.

Pour protéger la vie et éviter une souffrance qui risquerait de le faire mourir – et non sans raison, croyons-nous –, l'enfant se laisse verrouiller jusqu'à la mort dans cette sorte d'orgueil psychotique inconscient qui dévore les aliments sans en prendre le goût – par peur et par défi – et qui, d'un seul coup d'œil, brûle tout ce qu'il rencontre au feu de l'excès de sens qui se « taire » en lui.

L'excès qui est l'essence même du désir ne trouve plus la limite symbolique qui le divise et autorise la reconnaissance du sujet parlant, celle d'une altérité aussi bien que celle d'une intimité radicale, qui fonde la parole. L'excès du désir de l'Autre, s'il n'est plus médiatisé par la parole et les mots qui donnent du poids au corps dans la rencontre des corps comme dans leur séparation, se consume ou consume le Moi en un perpétuel dédoublement, une perpétuelle oscillation entre une avidité de vivre fantastique et la peur de la manifester, le refus d'appeler, de parler; les autres ne pourraient pas supporter... puisque la Vie n'est pas en eux – elle est retenue dans le « moi » –. Croire que les autres n'ont pas accès à la source de la vie – ce qui est défi ou méfiance – devient meurtrier : est rendu inutile le fait de parler.

Avaler tout rond, comme une bête, permet de ne pas sentir *le goût de mort* des choses et ne rien dire évite le fantasme insupportable d'avoir à dire des mots qui auraient

trop de poids, le poids de mort d'une nourriture sans parole vraie et vivifiante. Poids insoutenable d'une Vie dont l'acte même ne serait pas de se donner, là même où elle est reçue, dans le corps et dans la génération.

Une nourriture qui ne serait pas codée par les mouvements de la bouche dans l'ouverture et dans l'aspiration de laquelle la faim rassemble tout l'être désirant... une nourriture qui ne serait pas codée par ces mouvements rythmés par la musique des mots et de la voix... qu'ils scandent, d'ailleurs, ne renverrait qu'à une activité neutre de la manducation et de la déglutition, à un acte de manger inhumain – sans goût, sans parfum, sans mots –. La déglutition, alors, ne renverrait qu'à elle-même sans faire acte de présence, sans faire corps. Elle n'est plus alors qu'un fonctionnement narcissique et vide qui trouve en lui-même sa propre fin et, dans l'absurdité où il s'acharne, laisse échapper une plainte – paradoxale en vérité – que les psychanalystes n'ont pas fini d'entendre :

« *A quoi ça sert de manger?* », « *à quoi ça sert de vivre?* », « *à quoi ça sert de parler?* »

La manducation et le geste qui nourrit se trouvent déconnectés de la parole – du désir de l'Autre et, du même coup, du désir du sujet – et la bouche n'est plus la limite active qui fait corps dans la rencontre, elle est un trou qui dévore ou vomit, répète ou mord, ne discourt que pour n'être pas livrée à la distorsion de la fureur et du hurlement. Et, dans cette bouche, il n'y a aucun mot qui parle vraiment, qui fasse *corps...* car les mots qui parlent vraiment ne parlent que de l'abondance du cœur et que le cœur est verrouillé : le cœur, c'est-à-dire cette loge inconsciente où le poids des mots s'articule, dans le désir de ce qui fait vivre ou mourir, aux goûts des choses qui renouvellent notre corps.

La bouche qui ne dit mot ne signifie – après tout – qu'un rejet ou un refus de *rencontre* dont on ne sait plus s'ils viennent d'un *rejet* (par l'autre) ou d'un *refus* (de soi). La

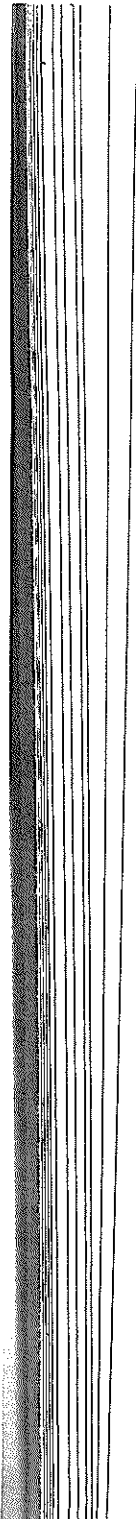
répétition des *frustrations...*, dans la recherche de la vie, finit par se donner comme *la preuve* qu'il n'y a pas eu ou qu'il n'y a pas véritablement de *rencontre originaire* : la parole qui la promet est absolument *menteuse*, elle ne promet rien, *pas de corps...* Et donc le je-moi n'existe pas... Il n'y a pas d'origine dans laquelle je puisse croire... pour parler et pour croître, pour vivre séparé d'elle, dans un corps désirant l'accomplissement de la rencontre.

La dissociation entre le goût des choses et le poids des mots donne lieu à un malentendu qui rend la bouche inutile ou meurtrière : cette dissociation a de multiples formes mais elle est toujours *la première étape du mensonge*. Elle a lieu entre le goût des choses et le poids des mots, alors que se mélangent la vie et la mort, la vérité et le mensonge, l'homme et la femme dans une confusion qui sert l'imaginaire en le redoublant sur lui-même au lieu de servir l'homme en l'ouvrant au *réel impossible*, au *corps*, qui est *lieu de naissance* du sujet. Là où le corps n'est pas éprouvé comme lieu de naissance du sujet, la bouche devient trou, gouffre, béance.

Dans ce gouffre, le tourbillon d'une gigantesque colère animale, le hurlement d'un loup, la tension d'une violence aveugle qui – si elle était libérée – dévorerait tout en se détruisant elle-même. Cette bouche d'enfer ne peut qu'avaler ou vomir, elle n'est la bouche de personne : aucun sourire ne l'éclaire, qui annonce la parole. C'est une bouche sans visage pour quelqu'un d'autre. L'autre n'est pour elle qu'un objet qu'elle veut réduire et non le visage qui – toujours le premier – l'invite à demeurer dans le souffle de la parole. Bouche du mensonge de la toute-puissance qui, pour rester dans l'imaginaire de l'Un, refuse de parler.

Discussion *

*. Textes non revus par les auteurs.



Patrick Guyomard

Je vous remercie pour la richesse de votre exposé et pour tout ce que vous avez apporté comme matériel signifiant montrant l'importance de la bouche. Vous avez davantage parlé de l'anorexique que de l'alcoolique et du toxicomane : y a-t-il donc, à votre avis, quelque chose de plus spécifique sur la place de la bouche dans cette fonction, ou bien situeriez-vous cela dans le cadre général de votre exposé?

Denis Vasse

Je ne pourrais personnellement rien dire qui ne soit étayé par une expérience clinique avec les alcooliques et les drogués, car je crois qu'il est extrêmement rare de pouvoir faire une analyse véritable avec un drogué ou un alcoolique. Cela passe par le phénomène de la déglutition. Il y a certes quelques approches : on les reçoit quelque temps mais cela tient difficilement, tant le charme de cette déglutition que l'on a à portée de la bouche est intense.

Josée Van Tran

Vous avez parlé de l'enfant, de l'être humain petit, comme d'un être en attente de parole. Je voudrais savoir comment vous articulez cela avec la théorie des pulsions qui nous présente un petit enfant peu sympathique, avide et cruel, envieux, bref le petit pervers polymorphe, dont les parents sont tout de même quelque peu idéalisés. Lorsque je vous écoute, il me semble que vous pourriez vous passer complètement de cette théorie. Finalement, vous êtes le témoin d'un malheur que vous reconnaissez, dans la colère qui s'exprime et qui est très ancienne. Peut-être est-ce donc cette empathie de l'analyste qui constitue le levier essentiel dans la cure. Cela me fait penser au travail d'Alice Miller qui dit que « pour ces cures-là d'enfants qui ont été méprisés ou humiliés ou malheureux, point n'est besoin de théorie ».

Denis Vasse

Oui et non, parce que je crois quand même à la théorie des pulsions. Je pense qu'elle nous autorise à repérer, selon une source, une direction, un objet, ce que Lacan appelle le désir. Ce qui est à entendre, c'est donc ce qui se dit dans le jeu pulsionnel. Mais la pulsion, c'est le mythe de Freud, ce qui est à la limite du soma et de la psyché. Je suis donc d'accord avec vous sur ceci qu'il n'y a pas de pulsion pure.

Françoise Dolto

Dans les descriptions que vous avez faites du comportement clinique de cet homme, vous avez parlé de « déglu-

tions bruyantes » qu'il faisait entendre. Je pense que c'était bien de parler de la bouche en tant que lieu de départ du cri et lieu d'entrée de la nourriture, mais est-ce séparable du carrefour laryngopharyngien? Je me demande si ce n'est pas en ce lieu, lieu qui se déploie comme un Y, que se situent les pulsions réceptrices – les pulsions qui manifestent, d'une part un désir de recevoir l'odeur et la nourriture de la mère (nourriture qui passe dans l'œsophage par le pharynx), et d'autre part celui de manifester à la mère la présence valeureuse d'un être qui veut communiquer avec elle et qui s'exprime par les pulsions émettrices laryngiennes. N'est-ce pas autour de ce carrefour qu'il y a un nœud où ce qui doit dominer, c'est la réceptivité, comme s'il voulait avaler la mère pour qu'il n'y ait plus cette mère empêchante de dire?

Denis Vasse

Tout à fait. Quand je cite la déglutition, je fais appel à des symptômes.

Françoise Dolto

Absolument : ce bruit de la déglutition se présente comme quelque chose de vrai au moment où il faut analyser la relation orale.

Denis Vasse

C'est tellement vrai qu'il ne pouvait pas déglutir l'odeur de la mère. Pour cet homme, les seuls signifiants de sa naissance étaient ceux de sa mère qui lui avait toujours dit qu'elle n'avait pas pu concevoir qu'il fût vivant quand elle

l'attendait! Elle ne pouvait pas le concevoir comme vivant : ce sont les seuls mots qu'il a sur sa naissance.

Françoise Dolto

C'est dur à avaler!

Denis Vasse

C'est dur à avaler. Je crois qu'il est passé non loin de la folie.

Françoise Dolto

N'y avait-il pas avant lui un bébé mort ou bien un bébé qui n'était pas arrivé à terme? N'est-ce pas à cause de cela?

Denis Vasse

Je n'ai pas trouvé. Le schéma qu'il donnait de lui dans les bras de sa mère, c'était celui d'un enfant pendu aux fils de fer barbelés d'un camp de concentration.

Françoise Dolto

Est-ce que, dans ses difficultés d'expression parlée, il ne s'agit pas de la sonorité rajoutée au plaisir de la langue, du palais, de la bouche, sonorité qui était interdite quand il était petit? « Mange et tais-toi », c'est ce que les parents imposent très souvent à l'enfant. Cette sonorité, qui fait la

communication entre les convives, est interdite à l'enfant : c'est comme s'il devait être un animal domestique. C'est là l'enclave psychotique chez quelqu'un qui a été obligé, pour survivre, de s'identifier à un animal domestique : « mange et tais-toi », c'est-à-dire « ne nous fais pas entendre ton désir ni ta présence qui, en tant qu'ils font de toi un être humain, nous ennuient. Tu es là comme un organisme que nous assumons dans la nourriture mais tu ne dois pas nous dire ce que tu en penses, ce que, en tant que sujet, tu as à dire de cette relation de plaisir ou de déplaisir qui accompagne le rapport à la nourriture ».

Denis Vasse

J'ai eu un patient qui (à travers des passages à l'acte de l'ordre de la violence) s'était identifié à un dinosaure, lequel animal se trouvait dans le premier livre que lui avait offert son père. Le dinosaure s'appelait Rex... Quant au Y, cela m'intéresse parce que, durant une grande partie de mon analyse, j'ai eu un fantasme d'Y dont je n'ai d'ailleurs pas su quoi faire.

Françoise Dolto

C'est une phase très importante. On la retrouve d'ailleurs dans les premiers graphismes : un trait qui se divise en deux, qui va donc vers deux buts différents, mais qui se rencontrent. Ici, c'est le contraire : le tronc commun, c'est la bouche; ensuite, il faut pouvoir d'un côté respirer et émettre des sons, et de l'autre avaler et ne pas vomir. Il y a un aller-retour pour les poumons, la trachée, le larynx et la bouche, et il n'y a qu'un aller dans un sens pour la nourriture. De même, il n'y a qu'un aller dans un sens pour l'odeur : on

ne peut, en effet, pas percevoir une odeur si on n'inspire pas.

Vous parliez tout à l'heure de deux bouches, mais beaucoup d'enfants ont le fantasme d'avoir, dans chaque oreille, une oreille qui entend et une qui désentend. Ils le dessinent avec des tortillons qui s'en vont – c'est le cri –, comme si c'étaient les oreilles qui le prononçaient. Ce n'est pas, pour eux, la bouche qui crie, mais les oreilles, puisqu'ils entendent les cris par les oreilles. A la fois, elles reçoivent et elles crient. Et il y a des enfants qui refusent d'entendre – c'est-à-dire de recevoir – parce qu'ils ferment les oreilles qui reçoivent, ce qu'ils représentent par un tortillon qui rentre dedans. Beaucoup d'enfants font cela. Il y a également là un Y : le pavillon de l'oreille s'en va dans deux directions. L'Y est donc très important dans la fonction orale. « Émettre et recevoir », cela pose, de toute façon, des problèmes aux enfants. En effet, l'image respiratoire et l'image digestive sont, du fait du cavum, confondues à un endroit à un moment donné.

Denis Vasse

Une des choses qui m'avait mis sur la piste au tout début d'une de ces analyses, c'était quand cet homme est arrivé en blouson noir de baroudeur et qu'il s'est mis à me parler de la douceur qui, sur le divan, lui « venait par les oreilles ». On se dit que c'est fabuleux d'entendre cela.

Françoise Dolto

Il a fait, à ce moment-là, la relation entre la voix masculine entendue et la voix féminine, la douceur de la voix masculine et la dureté de la voix féminine, dans sa petite enfance.

Denis Vasse

C'est-à-dire qu'il était très déstructuré intérieurement. Des choses se sont faites mais on a l'impression que quand ces points-là sont touchés, l'empathie ne suffit peut-être pas. C'est vrai qu'il faut être présent à cet endroit, mais on a l'impression que cela ne se remettra plus en place.

Françoise Dolto

Quand vous avez parlé de « org-œil », est-ce que ces gens-là ne sont pas réduits à cet orgueil qui est finalement stérile du fait que le narcissisme fondamental, le narcissisme primaire, n'a pas été fusionnel avec le narcissisme de l'« œil » de la mère, heureuse de voir ce bébé au début de sa vie. Ne sont-ils pas obligés de se cramponner à l'orgueil parce qu'ils n'ont pas eu cette reconnaissance au début ?

Denis Vasse

Oui, je crois que c'est ainsi que les psychotiques se sauvent. Pour moi, c'est ainsi qu'ils survivent. Ils s'accrochent à quelque chose qui les fait survivre et qui, dans un second temps, les fait mourir.

Françoise Dolto

Parce qu'ils manquent de narcissisme premier.

Denis Vasse

Tout à fait!

Maud Mannoni

Ce qui m'a posé question, c'est Anne-Marie : dans le champ transférentiel, c'est au moment où elle va se séparer de l'analyste que se produit la morsure de la main qui, pour certains enfants, est la morsure de la mère. Lorsque l'autre est situé comme prolongement de soi, une difficulté d'être avec un autre surgit. Faire advenir une parole à soi devient impossible si, à la place, c'est la parole surmoïque féroce des parents qui insiste. Au plan transférentiel, une paralysie du champ se trouve induite. L'analyste peut être amené soit à objectiver les choses du côté d'une réalité, sans laisser un espace de jeu entre réalité et fantasme, soit à avoir recours à un point de théorie qui vient augmenter les défenses du sujet.

L'analysant a, bien sûr, sa part dans le blocage qui se trouve induit. Rien, en effet, n'est plus difficile à vivre que l'épreuve de satisfaction. Il arrive qu'à la fin d'une séance ouvrant sur une « promesse » de vie, quelque chose, au moment de la séparation, se répète ainsi du côté de la pulsion de mort.

Denis Vasse

Exactement, et cette cure correspond d'ailleurs à ce que vous dites. Elle a pu dire, quand elle a pu le dire, que le plus grand désir qu'elle avait était d'être abandonnée!

Incroyable, n'est-ce pas? C'est une cure qui s'est très bien déroulée et où j'ai compris que je n'avais presque plus rien à faire. Cependant, ce fut très difficile à supporter quand elle a fugué de chez elle (elle fuguait très souvent malgré ses deux enfants et son mari), pour venir chez moi : j'ai entendu sonner, je suis allé ouvrir la porte et je me suis trouvé en face de cette femme qui se réveillait complètement, qui ne savait pas qu'elle était là. Je l'ai fait entrer – je ne l'ai pas reçue –, je l'ai mise dans son coin où elle se réveillait d'habitude; elle y est restée deux ou trois heures puis elle est repartie. Je me suis dit alors qu'elle se mettait à fuguer là où ça parle. Cela m'a rempli d'espoir. Mais c'est un type de cures très éprouvant.

Jacques Nassif

Je voulais parler, au sujet de ce jeu de mots qu'a fait Françoise Dolto : « Org-œil », de ce qu'il en est du regard dans la bouche. Très souvent – en tout cas, pour les petits enfants – manger, c'est faire disparaître, c'est cacher. Une des questions que j'aurais envie de poser concerne surtout les anorexiques : ces jeunes femmes ne donnent pas essentiellement à voir ce qu'il en est d'un regard du père qui les désire – le premier regard désirant du père sur elles, ou celui de l'homme, mais, en tous les cas, du « père » –, mais plutôt d'un regard qui les fige dans la nécessité de se montrer comme mortes. J'ai l'impression que, malgré le drame, vous péchiez par optimisme : ce serait tellement bien s'il n'y avait pas le regard qui venait tout mettre en l'air, dans cette articulation de la bouche avec la voix. Très souvent, le regard complique les choses encore davantage et rend le pulsionnel peut-être moins réductible au désir que vous ne le pensez.

Denis Vasse

Je n'ai jamais dit que le pulsionnel était réductible au désir.

Jacques Nassif

Ce serait bien si l'on n'avait pas à tenir compte de Freud et de Lacan, si nous pouvions assimiler Freud à Lacan pour dire que, tout compte fait, le monde des pulsions est à entendre à travers le désir de l'autre. Mais je crains, pour ma part, que précisément l'intervention du regard comme pulsion ne rende la tâche singulièrement plus difficile. Mais c'est là une impression que me donne votre exposé, pas du tout une critique.

Denis Vasse

Je n'ai effectivement pas du tout abordé ces questions de la pulsion scopique et du regard qui sont fondamentaux, certes, en ce qui concerne l'oralité. Mais, par ailleurs, ce que j'ai dit sur les pulsions ne fait pas du tout l'impasse sur Freud et Lacan.

3

Cela n'est plus à faire

*Ceux qui ne se souviennent pas du passé
sont condamnés à le revivre.*

Laura Dethiville